

LE FAUCONNIER PARFAIT

ou
MÉTHODE
POUR DRESSER ET FAIRE VOLER LES OISEAUX

Pour le vol de la perdrix, où il est enseigné à bien tenir les oiseaux
pour qu'ils soient en état de donner du plaisir,
les guérir de leurs maladies et les prévenir ;
avec le portrait ou description de celui qui veut être fauconnier
et quels oiseaux on doit avoir selon les lieux où l'on habite.

PAR M. DE BOISSOUDAN



À PARIS
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES
1866

LE FAUCONNIER PARFAIT

IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Recomposé et remis en page par et pour :
www.eglise-romane-tohogne.be en août 2020.

*Les gravures ont été empruntées au livre intitulé « La Fauconnerie »
par F. Jean DES FRANCHIÈRES - Imprimé à Poitiers en 1567.*

*La reproduction du médaillon émaillé (datant du 1^{er} quart du XIII^e siècle)
de la première de couverture s'intitule « Cavalier au faucon », Musée de Cluny, France.*

© TOUS DROITS RÉSERVÉS – 2020

LE FAUCONNIER PARFAIT

ou
MÉTHODE
POUR DRESSER ET FAIRE VOLER LES OISEAUX

Pour le vol de la perdrix, où il est enseigné à bien tenir les oiseaux
pour qu'ils soient en état de donner du plaisir,
les guérir de leurs maladies et les prévenir ;
avec le portrait ou description de celui qui veut être fauconnier
et quels oiseaux on doit avoir selon les lieux où l'on habite

PAR M. DE BOISSOUDAN



À PARIS
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES
1866



PRÉFACE



LE règne de Louis XIII fut l'apogée de la fauconnerie en France.

Sous ce roi, lui-même fauconnier aussi habile que passionné, et dont les équipages de vol surpassaient en magnificence tout ce qui avait été vu jusque-là dans le royaume de France, cette terre classique de la fauconnerie (1), le goût des sujets pour la chasse au vol, déjà fort développé sous les règnes précédents, ne pouvait que s'accroître d'une façon notable. En France, comme ailleurs, la Cour a toujours imité le monarque, et la ville ainsi que la province ont imité la Cour.

Ceux même des gentilshommes de campagne (2) qui n'avaient pas un goût bien prononcé pour la *Volerie*, se croyaient obligés d'avoir des oiseaux pour faire leur cour, ou « pour entretenir noblesse ». Il était considéré comme malséant pour un gentilhomme de vendre ses faucons, malgré les

(1) Voir le *Sommaire de la Fauconnerie du Roy et des vols que Sa Majesté a inventez*, par Ch. d'Arcussia de Capre, seigneur d'Esparron, 1615. Il faut aussi voir dans d'Arcussia la description des chasses pompeuses que le Roi faisait au moins cinq fois la semaine dans les environs de sa capitale, « estans les issues de Paris extrêmement belles et propres aux vols auxquels le Roy se plaist le plus », entouré de ses chefs de vol, de leurs *porte-ducs* et de cent ou six vingts fauconniers, tous vêtus de sa livrée.

(2) Le nom de *Hobereaux* est resté à cette classe de gentilshommes, parce que leur pauvreté ne leur permettait de se livrer à leur exercice favori qu'avec des *hobereaux*, petits oiseaux de proie de peu de valeur, assez communs en France.

plaintes de plus d'une châtelaine économe (1), et l'amour de la chasse au vol excitait entre voisins de fréquentes querelles.

Sous Louis XIII, tout gentilhomme qui se respecte doit avoir au moins un fauconnier à cheval avec trois ou quatre bons oiseaux, et six couples de chiens *pour les servir* (2).

Avec cet équipage, le gentilhomme *bon ménagier* doit se contenter du *vol des champs*, c'est-à-dire de la chasse aux perdreaux, « moyennant lequel recevra contentement, et de la commodité avec, pour la cuisine, étant en pays de gibier ; déchargeant d'autant les frais de la fauconnerie (3). »

Après la mort de Louis XIII, la décadence commença.

Les vols de la grande fauconnerie, du cabinet et de la chambre du Roi furent maintenus sur le même pied jusque vers la fin du règne de Louis XV, on continua de recevoir avec le cérémonial d'usage les présents de gerfauts et de faucons envoyés par le roi de Danemark, le duc de Courlande et l'ordre de Malte (4). Le chef du vol pour milan conserva le droit de réclamer pour le premier milan noir pris devant le Roi chaque année le cheval de S. M., sa robe de chambre et ses mules, le tout rachetable pour la somme de cent écus (5). Les officiers de la fauconnerie royale figurèrent comme par le passé avec leurs habits d'uniforme dans les cortèges et les entrées solennelles (6). Mais la chasse au vol passait de mode de plus en plus. Ni Louis XIV, ni Louis XV ne l'aimaient réellement. Les rares exhibitions qu'on faisait des oiseaux de la fauconnerie royale étaient plutôt affaire d'étiquette et d'usage que chasses véritables (7).

(1) « Mais que je vous die les raisons qu'une dame me disoit un jour, se complaignant sur ce sujet. « Je ne me fasche pas, disoit-elle, de la despence que mon mary fait à la fauconnerie, mais bien des meubles que les chiens gastent a la maison, soit à se coucher sur les lits, ou à pisser contre la tapisserie, et à mille saletez qu'ils font ordinairement, ne pouvant estre d'autre sorte, bien qu'on aye un chenil, parce que le maistre a tousjours quelques chiens favoris près de luy, et ce sont ceux-là qui sont de telles ordures. » (D'Arcussia, *Convoy pour l'Assemblée des Fauconniers*.)

(2) D'Arcussia.

(3) Olivier de Serres, *Théâtre d'Agriculture*.

(4) *États de la France* sous Louis XIV et Louis XV. — *Journal politique* ou *Gazette des Gazettes*, 3 novembre 1773.

(5) *États de la France*.

(6) *Journal de Barbier*. — Dans une vignette de l'*Histoire civile de Paris*, par M. Poncelin, avocat en Parlement (1781), 1^e char allégorique qui porte le Dauphin, depuis Louis XVI, et Marie-Antoinette faisant leur entrée à Paris, est escorté par un fauconnier à cheval, avec l'oiseau sur le poing.

(7) La fauconnerie royale, réduite à peu de chose par des réformes successives, fut supprimée définitivement en 1787, à l'exception de quelques vols du *Cabinet*. Les fauconniers qui avaient ces vols en charge parurent pour la dernière fois avec leurs oiseaux sur le poing dans la grande procession des états généraux à Versailles, le 4 mai 1789.

La noblesse de province resta plus longtemps attachée de cœur à son amusement favori, malgré le discrédit où il tombait à la Cour, le perfectionnement des armes à feu, le prix toujours croissant des oiseaux de chasse et leur rareté.

Sélincourt, dans son *Parfait chasseur* publié en 1683, juge encore à propos de donner quelques conseils aux *seigneurs* et *gentilshommes* sur les oiseaux dont ils peuvent se servir utilement dans l'étendue de leurs terres pour chasser toutes sortes de gibier dont elles sont peuplées, suivant la nature du pays où ils demeurent.

Si c'est dans un pays couvert, il leur faut des autours et des tiercelets d'autour pour voler la perdrix ou le faisan, dans les bois, les haies et les broussailles : et, pour *servir* les oiseaux, des barbets qui rapportent bien, et des épagneuls pesants qui percent hardiment dans les buissons.

En pays ouvert, où il y a de belles remises et des haies claires, le gentilhomme aura cinq ou six *pièces* d'oiseaux (ou plus s'il en a le moyen) pour voler perdrix, courlis et canepétières. Ces oiseaux seront des faucons, des tiercelets de faucon, des laniers et des lanerets, et s'il se peut des sacrets, « lesquels il pourra trouver facilement, soit par le moyen des fauconniers flamands qui en apportent tous les ans, tant de niais que de hagers, et s'il a la moindre connaissance aux officiers qui ont les vols des oiseaux pour pie et pour corneille au printemps, il en aura à foison, et ne lui est besoin que de six ou huit épagneux pour servir ses oiseaux. »

S'il est en pays de gros villages, dans des plaines entremêlées de quelques bois, il ne lui faut que des oiseaux de poing. Un habile chasseur pourra même se contenter de trois ou quatre éperviers qu'il fera voler l'un après l'autre, pour leur donner le temps de reprendre haleine.

Ces quelques pages de Sélincourt en disent plus que tout le *Véritable fauconnier* de M. de Morais, qui, en sa qualité d'ancien chef du héron de la grande Fauconnerie, n'a guère parlé que des chasses royales et princières. Il donne cependant dans sa préface quelques conseils aux gentilshommes.

« Pour les gentilshommes particuliers, ils doivent consulter leur bien, n'avoir ni querelles ni procès et être heureux d'avoir une femme qui fasse toute sa joie des plaisirs innocents de son mari, chercher un bon et sage fauconnier, le bien traiter, comme étant compagnon de ses plaisirs, et essayer à se faire fauconnier sous lui pour n'avoir pas le déplaisir de souffrir d'une personne qui croit nous être nécessaire. »

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur la chasse pendant le XVIII^e siècle se sont crus obligés de dire quelques mots sur la fauconnerie. Le sieur Louis Liger, dans ses *Amusements de la campagne*, comme dans son *Nouveau Théâtre d'Agriculture* (1), ne fait guère que copier d'Arcussia et Morais. Gaffet de la Briffardièrre, qui écrivait pendant les premières années du règne de Louis XV, mais dont l'excellent traité de vénerie n'a été publié qu'en 1742 : Goury de Chamgrand (1769), des Gravières (1804), ont parlé de la chasse au vol comme pour l'acquies de leur conscience, en gens qui la connaissaient plus par leurs lectures que par la pratique, et qui n'avaient jamais vu d'autres oiseaux que ceux qu'on conservait encore par respect pour la tradition dans les fauconneries royales. Leroy, lieutenant des chasses du Roi, qui a fourni à Buffon et à l'Encyclopédie des notes excellentes sur la fauconnerie, avait puisé ses connaissances très pratiques et très approfondies dans ses relations journalières avec les fauconniers du Cabinet et de la Chambre, et cependant, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle au moins, l'habitude et le goût de la *volerie* s'étaient conservés parmi les gentilshommes de certaines provinces, comme en rend un témoignage positif le *Parfait fauconnier* de M. de Boissoudan.

Baron DU NOYER DE NOIRMONT.

(1) Paris, 1713.



L'ouvrage que nous publions aujourd'hui est assurément moins étendu et moins complet que bien d'autres publiés sur le même sujet, mais il nous a semblé digne de voir le jour, d'abord parce qu'il émane d'un chasseur de profession, ensuite parce qu'il représente et caractérise le dernier âge de la fauconnerie. Cet âge était presque inconnu, car il a été dit et répété que la découverte du petit plomb avait mis fin à ce noble exercice (1) : on peut voir ici cette fauconnerie pratique et économique des gentilshommes de campagne, compatible avec une position médiocre qui leur permettait de continuer le *trac de leurs prédécesseurs* sans se ruiner. Il ne faut lire que le chapitre de l'autour niais pour voir que Boissoudan parlait *de visu*.

Le seul manuscrit que l'on connaisse est la propriété de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Dès 1833, j'avais obtenu par M. Mauduit, alors bibliothécaire de la ville de Poitiers, une copie de ce manuscrit ; mais cette copie, précisément parce qu'elle était assez fidèlement faite, abondait en phrases incorrectes, en fautes de ponctuation qui en rendaient l'impression pour ainsi dire impossible. La Société des Bibliophiles ayant décidé la publication du *Parfait fauconnier*, M. de Fleury, ancien élève de l'École des chartes, a bien voulu se charger de collationner la copie de M. Mauduit sur l'original (2).

Nous ignorions alors que le livre dût être réuni à une édition de J. du Fouilloux sous presse à Niort. Quand nous l'apprîmes, notre édition était déjà composée en placards, et nous ne pouvions l'abandonner ; nous avons tâché de la rendre la meilleure possible. L'ouvrage est écrit de telle façon qu'il nous a été impossible de ne pas rectifier quelques phrases incompréhensibles à force d'incorrections. Toutefois les changements que nous avons faits sont sans importance et peu nombreux.

Quant à ce qui concerne M. de Boissoudan, auteur de cet ouvrage, feu M. Pressac, de si regrettable mémoire, nous avait déjà donné quelques renseignements. Il nous dit, dans son excellente notice sur Jacques du Fouilloux (p. 92), que Jacques-Élie Manceau, seigneur de Boissoudan, Pampelie et autres lieux, auteur du *Fauconnier parfait*, était fils de Jacques Manceau, chevalier, seigneur de la Fraignée, la Renaudière et autres lieux, et de Benigne Manceau, dame de la Fraignée. Il se maria, le 9 octobre

(1) Dans des lettres du chevalier d'Aydie que la Société publiera, on verra que cet aimable et honorable gentilhomme avait (postérieurement à 1750) une fauconnerie montée.

(2) La Société des Antiquaires de l'Ouest, par l'intermédiaire de M. de Longuemar, son digne président, nous a accordé l'autorisation de publier le *Parfait fauconnier*.

1752, avec Marie-Gabrielle Gourjault, fille de Charles, seigneur de Cerné, la Berlière, Conzay, etc., et de Gabrielle Suyrot.

Il eut un fils, Pierre-Jacques Manceau, seigneur de la Bobinière, qui fut mousquetaire et épousa, le 25 octobre 1774, dans le château de la Roullière, paroisse de Beaulieu, M.-L. Eléonore de Lauzon de la Gerberie, fille de Joachim, seigneur de la Roullière, et de dame Catherine Chauvin. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'abbé Gourjault, chanoine de Sainte-Croix de Parthenay, cousin issu de germain de l'époux.

De ce mariage sortit un fils unique, Gabriel-Antoine Manceau, né à Celle, le 7 septembre 1775. Il était, à l'époque de la Révolution, volontaire dans le régiment de Royal-Vaisseaux, et il émigra.

M. Presac ne savait pas s'il avait laissé postérité, mais il pensait que M. Gabriel-Hippolyte Manceau, né le 3 avril 1785 et habitant en 1838 la commune d'Aigonnay, canton de Celle, était de la même famille. Je dois à M. le comte Olivier de Gourjault de pouvoir éclaircir ce fait, et compléter l'histoire de la famille de Manceau.

M. de Gourjault m'apprend que M. de Boissoudan, auteur de ce traité, eut deux fils. Le premier, Pierre-Jacques, cité ci-dessus ; le deuxième, dont on ignore le prénom, écuyer, qualifié aussi seigneur de la Bobinière, épousa, en 1784, N. Piet, fille de Jacques-Joseph Piet, écuyer, seigneur de Piedfond, Pairé, etc., qui servait au ban de 1758, dans la dernière brigade de l'escadron de Villedon, et de F. Piet ; il eut un fils et une fille.

1° Gabriel-Hippolyte, né le 3 avril 1785, marié en 1812 à Mlle Colombe Jan de Chantigné : c'est lui que M. Pressac disait exister en 1838. Il mourut en effet en 1859, à Niort, sans laisser de postérité, et fut le dernier descendant connu en Poitou du sieur de Boissoudan.

Mme sa veuve demeure avec son beau-frère, le comte de Liniers, au château de la Caye, paroisse de Cherveux, près Saint-Maixent.

2° N. Manceau, appelée Mlle de Boissoudan, bien que la terre de Boissoudan eût cessé d'appartenir aux Manceau pour entrer dans la famille Janvre de Bernay, mourut sans alliance.

Les biens de cette famille furent partagés entre celles de Janvre de Bernay et Pontjarno pour le côté paternel, et de Lauzon pour le côté maternel.

La famille Manceau de Boissoudan portait d'argent au chevron de gueules, accompagné d'un chêne de sinople sur une terrasse de même au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.

Le Baron J. PICHON.



À CEUX QUI AIMENT LA FAUCONNERIE



MESSIEURS,

LE goût que j'ai eu pour la chasse de l'oiseau dès mes plus jeunes années m'a fait voir, de bien près, une bonne partie de ce qu'on en peut savoir. J'ai toujours pris un grand plaisir à m'y instruire avec ceux qui ont aimé cet exercice, et j'ai vu, par moi-même, ce qu'il fallait pratiquer. Enfin, je crois, Messieurs, que, par la méthode que je donne ici, celui qui s'y appliquera deviendra parfait fauconnier. Je ne prétends pas dire que rien ne peut être ajouté à ce que j'écris ; au contraire, ce n'est qu'un canevas sur lequel on peut faire un bon ouvrage. Ceux qui me donneront quelques lumières me feront plaisir, et je ne porte pas ma vanité assez loin pour croire qu'on ne peut pas mieux faire que moi. J'ai fait de mon mieux ; l'ouvrage que je vous offre sera reçu, s'il vous plaît, comme une marque d'estime de celui qui est,

MESSIEURS,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
BOISSOUDAN.



AVERTISSEMENT



IL y a longtemps que je cherche à me bien instruire dans la fauconnerie ; une longue expérience m'a donné quelques lumières pour cette sorte de chasse. J'ai lu avec beaucoup d'application tous les auteurs qui en ont écrit, tant anciens que modernes, comme Artelouche d'Alagona, chambellan du roi de Sicile, Jean de Franchières, grand prieur d'Aquitaine, les quatre maîtres fauconniers, Malopin, Martino, Cassien et Michelin (1) ; Guillaume Tardif, lecteur du roi Charles VIII ; Mercure (2), fauconnier de la Chambre sous les rois Henry III et Henry IV ; M. d'Esparron, gentilhomme de la Chambre du roi Louis XIII (3) ; M. de la Renaudie (4), qui a écrit, en même temps, vers l'année 1620 ou 1621 ; M. C. de Morais, che-

(1) M. de Boissoudan n'a certainement eu connaissance de ces quatre maîtres que par l'ouvrage de Franchières. (N.) Dans l'édition gothique, Franchières n'en cite que trois.

(2) Pierre Harmont dit Mercure, auteur du *Miroir de Fauconnerie*. Paris, 1620, in-8°.

(3) Ch. d'Arcussia, sieur d'Esparron, dont la fauconnerie a été imprimée huit fois de 1598 à 1643.

(4) François de Saint-Aulaire, sieur de la Renaudie, n'est pas cité dans la généalogie de cette illustre maison donnée par le P. Anselme, et aucun biographe n'en a parlé avec détail.

Il naquit en 1551 et fut le deuxième fils de François de Beaupoil et de Françoise de Volvire. Il fut destiné d'abord à l'Église, mais il embrassa la religion protestante et épousa, en 1578, Jeanne du Barry de la Renaudie, fille de l'auteur de la conjuration dite le Tumulte d'Amboise (1562). Une autre sœur épousa N. de la Rochefoucault.

François de Saint-Aulaire prit depuis son mariage le nom de la Renaudie, et continua à le porter

valier, seigneur de Fortille, chef du vol du héron à la grande fauconnerie, qui a fait imprimer un petit livret en 1683. J'ai trouvé peu de lumières dans les anciens, et dans le dernier trop peu d'étendue. M. de la Renaudie est fort instructif. M. d'Esparron donne au naturel le portrait des oiseaux. On peut de ces deux prendre de bonnes instructions ; de M. de Fortille aussi, mais il ne s'étend guère. Dans tous ces auteurs, j'ai pris ce qui m'a semblé le meilleur, et j'ai laissé le reste ; je donne la liberté qu'on en fasse autant de mon écrit. J'ose cependant assurer que si Dieu me laisse vivre assez de temps, je pourrai donner, à la suite, une méthode pour dresser, faire voler et traiter les oiseaux malades, et aussi pour prévenir les maladies, dont je crois qu'on sera content. En attendant, je prie ceux qui en sauront plus que moi de me reprendre, et ils me feront plaisir. Ce n'est pas l'envie de me faire imprimer qui me fait écrire ; c'est seulement pour moi, et pour en faire part à ceux qui me feront l'honneur de s'adresser à moi et qui me donneront cette marque de leur amitié.

même après avoir vendu la terre de ce nom à son beau-frère la Rochefoucault. Devenu veuf en 1588, il se remaria avec Marguerite de Amelin, sans doute de la même famille que J. de Amelin, auteur d'un hymne au duc de Guise imprimé chez F. Morel en 1558 et d'une traduction de Tite Live imprimée chez B. Prevost, in-fol., en 1559, que Lacroix du Maine et Duverdier nous apprennent avoir été gentilhomme sarladais, c'est-à-dire de Sarlat en Périgord. Il laissa postérité de ses deux mariages. Celle du second subsiste aujourd'hui, celle du premier s'est éteinte en la personne de Martial de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, émigré pour refus de serment et mort à l'étranger en 1800.

Saint-Aulaire avait donc soixante-huit ans quand, en 1619, il publia cet ouvrage qu'il nous apprend avoir été lu et revu en manuscrit par M. de Luynes. Il mourut sans avoir abjuré l'hérésie.

Antoine de Saint-Aulaire, son neveu, qui composa ces vers qu'on lit en tête de la Fauconnerie, est l'auteur d'une généalogie de sa maison, imprimée à Paris en 1652, in-4. — Je dois ces renseignements, saufs ceux relatifs à J. de Amelin, à l'obligeance de M. le marquis de Saint-Aulaire (lettre du 3 décembre 1863). (J. P.)





CHAPITRE PREMIER

QUEL DOIT ÊTRE LE FAUCONNIER.

On ne peut rien faire sans un plan ; celui qui veut être fauconnier doit suivre celui que je donne ici.

En premier lieu, qu'il soit de bonne santé, fort et vigoureux. Qu'il aime les oiseaux et s'en fasse aimer ; ne jamais leur faire de déplaisir en chose que ce soit, ni à la chasse, ni à la maison.

Que le fauconnier soit sobre : qu'il se lève dès qu'il est jour ; surtout qu'il ne mange ni ail ni oignons crus ;

Qu'il coure et saute bien ; qu'il monte à cheval adroitement et légèrement, sans regarder de quel côté ; lors seulement qu'il aura son oiseau sur le poing, il montera à cheval du côté droit.

Que le fauconnier puisse, en cas de nécessité, supporter la faim, car, ayant son oiseau écarté, il ne doit penser qu'à le trouver, et souper quand il sera rendu. Une chopine de vin, mesure de Paris, avec autant d'eau suffit pour le repas d'un fauconnier. Je répète encore qu'il doit être sobre et dormir peu ; il doit se coucher à dix heures et se lever aussitôt qu'il est jour.

Les chapitres suivants feront voir l'heure du coucher et du lever du fauconnier ; qu'on pratique bien ce qui est enseigné, car faute de le faire, l'expérience fera voir qu'une négligence d'un jour ne peut souvent se réparer dans une année, quelque application qu'on y donne : étant bien sûr qu'à la fauconnerie il n'y a point de petites fautes ni de petites négligences, ce qu'on doit bien remarquer et ne pas oublier.

CHAPITRE II

DES OISEAUX DE LEURRE.

Les oiseaux de leurre (1) sont gerfauts, sacres, laniers et faucons. Les quatre espèces se peuvent dresser à voler les perdrix, mais un gentilhomme ne doit avoir que des laniers ou des sacrets : ce sont les meilleurs et les plus convenables.

Tous ces oiseaux sont mâles et femelles. Le faucon est la femelle qu'on nomme le formé ; le tiercelet de faucon est son mâle, qui est beaucoup plus petit ; le lanier formé est la femelle, le laneret est son mâle, qui est aussi beaucoup plus petit. Le sacre a aussi son mâle, qu'on nomme sacret, beaucoup plus petit. Le gerfaut a son mâle, qu'on nomme tiercelet de gerfaut, lequel est beaucoup plus petit.

On peut ajouter à ces oiseaux l'émerillon et le hobereau, mais leur vol est peu de chose. Le mâle de l'émerillon se nomme maslot (2). Ces deux derniers ne conviennent que dans les fauconneries des rois et des princes, ce qui fait que je n'en dirai rien ; seulement, ils volent la caille et l'alouette, merle, grive et autres petits oiseaux.

CHAPITRE III

DU GERFAUT.

Le gerfaut est le plus grand oiseau qui serve à la fauconnerie ; son vol est pour le milan, le héron, la buse, la grue, l'oie et autre semblable gros gibier ; aussi le laisserons-nous pour les fauconneries des rois et princes, où on lui fait voler le lièvre. C'est un oiseau fort facile à rebuter et à remettre et le plus commode (3) ; il charrie beaucoup ; c'est pourquoi un gentilhomme n'en doit point avoir ; mais pour la perdrix, on peut se servir de son tiercelet, qui est un bon oiseau ; il est difficile à chaperonner, c'est

(1) Les oiseaux de *leurre* ou de *haut vol* diffèrent des oiseaux de *poing* ou de *basse volerie* par la forme de leurs ailes et la manière dont ils poursuivent et prennent leur gibier. Les derniers sont dressés à revenir sur le poing du fauconnier, les oiseaux de haut vol sont *réclamés* ou *rappelés* à l'aide du *leurre*, ustensile de cuir rouge garni d'ailes, que le fauconnier fait voltiger autour de sa tête. (N.)

(2) Ce terme ne se trouve pas dans les autres traités de fauconnerie. Selon dit même que l'émerillon est « seul entre tous les autres oiseaux de proie qui n'a distinction de son mâle à la femelle. » (*De la nature des oiseaux*, chapitre XX.) Cette assertion, confirmée par Sonnini, est contredite par MM. Chenu et des Murs dans l'ouvrage intitulé : *La Fauconnerie ancienne et moderne* (Paris, 1862). (N.)

(3) Cette phrase est assez obscure. Je l'expliquerais ainsi : le gerfaut se rebute facilement et se remet de même à chasser. En somme, c'est le plus commode des oiseaux.

pourquoi il faut avoir soin de lui bien faire la tête ; il est sujet à faire de grandes fuites, mais il ne monte point à l'essor (1).

CHAPITRE IV

DU SACRE.

Le sacre est moindre que le gerfaut ; on le met aussi aux mêmes vols que le gerfaut. Cet oiseau est comme l'émerillon ; on n'en voit point de niais (2), car jamais on n'a trouvé leur aire. Plusieurs personnes ont assuré avoir vu des sacres niais, mais elles se sont trompées ; et ce ne sont que de grands laniers fort bruns qu'on a pris pour des sacres. C'est un oiseau qui donne de la peine à dresser et à chaperonner, mais avec de la patience, on en vient à bout, et enfin il se donne bien à son maître et en est comme jaloux. Il méconnaît son maître s'il change d'habits ; il est sujet à monter à l'essor par un beau jour, mais cet oiseau ne fait point de fuites, à moins qu'on ne lui ait fait de grands déplaisirs. Un gentilhomme qui peut en avoir doit se trouver bienheureux, et, quoiqu'ils soient passagers mués, on ne doit pas les estimer moins ; seulement je dirai qu'on doit avoir plutôt des sacrets que des sacres : c'est un oiseau qu'on ne perd guère ; il est sujet à charrier, mais pour lui faire passer ce défaut, on aura recours au chapitre des oiseaux qui charrient. Je recommande qu'on fasse grand cas de cet oiseau, si on en peut avoir soit sor ou mué, car de niais jamais il ne s'en est vu.

CHAPITRE V

DU LANIER

Le lanier se prend niais et passager. La grande quantité de ces oiseaux fait son aire en Sicile et dans le Milanais. On en trouve aussi en Suisse. Beaucoup de fauconniers se sont rebutés (3) d'en avoir par ces raisons : le

(1) Monter à l'essor, se dit d'un oiseau qui s'élève verticalement, jusqu'à ce que le fauconnier le perde de vue.

(2) Oiseau *niais*, celui qu'on a pris dans le *nid*, en latin du moyen âge *nidasius*. (N.)

(3) Probablement aussi parce qu'il fallait le faire venir de loin. Au moyen âge et jusqu'au seizième siècle, le lanier était très commun en France, où il faisait son aire dans les grandes forêts et dans les rochers. Le naturaliste Aldrovande, dont les ouvrages sont de la fin du seizième siècle, lui donne même le nom spécifique de *Lanier des François* (*Laniarius Gallorum*). L'espèce avait été depuis perdue de vue par les naturalistes. Ceux du dix-huitième siècle, et Buffon le premier, ne savent plus ce que c'est. On ignore complètement comment cet oiseau a pu disparaître de nos contrées, et pourquoi on ne le trouve plus guère qu'en Dalmatie, en Hongrie et en Grèce, où même il est fort rare.

Schlegel, dans son bel ouvrage sur la fauconnerie du Loo, suppose que le lanier n'a réellement

lanier niais est très difficile à mettre dedans ; on verra ce que c'est au chapitre pour mettre les oiseaux dedans ; le passager est traître et double. Vous le trouverez bien dressé à la maison : si vous le portez dans les champs, il vous laissera et se perdra ; cependant, en s'y donnant de la peine, on en vient à bout, et c'est un fort bon oiseau et qui dure longtemps. On ne doit pas craindre que la vieillesse le tue. Un bon fauconnier qui aura deux ou trois laniers, niais ou passagers sors, doit être content et en avoir pour trente ans. Après le sacre, c'est le meilleur oiseau qu'il y ait pour le vol de la perdrix ; il est sujet à monter à l'essor par un beau jour, comme le sacre, mais il ne fait point de fuites, à moins qu'on ne lui ait fait quelque grand déplaisir. Il y en a qui charrient beaucoup.

CHAPITRE VI DU FAUCON.

Le faucon est l'oiseau qui a donné le nom à la fauconnerie, et le premier qui a été connu des anciens fauconniers. Il est le plus commun de tous et celui qu'on a en France le plus facilement ; il y en a des aires en Provence, en Dauphiné, en Suisse, en Savoie, dans les montagnes des Pyrénées, en Turquie, Barbarie, etc.

Il se prend comme les laniers et les gerfauts, c'est-à-dire niais et passager ; il s'en rencontre de bons au vol de la perdrix, mais ils sont rares et prennent peu de gibier. Il faut cependant convenir qu'il y en a de pesants qui, quelquefois, dans de belles plaines, pourront prendre quatre ou six perdrix, mais ce ne sont pas oiseaux à mettre en parallèle avec les sacres ni avec les bons laniers pour le vol de la perdrix.

Le faucon (1) est bon pour le vol de rivière et le mué passager au vol de la corneille : le pigeon est leur gibier naturel. Le faucon ne monte point à l'essor, mais il est sujet à faire de grandes fuites ; il ne vit pas longtemps et craint le froid ; on regarde comme un hasard de garder un faucon six ou sept ans.

jamais été commun chez nous. D'après lui, les premiers auteurs qui ont écrit en France sur la fauconnerie ont traduit des Byzantins ou des Orientaux ce qu'ils ont dit du lanier, sans prendre soin de modifier les textes à leur point de vue, de telle sorte que, ces derniers disant le lanier indigène *dans leur pays*, les Français se sont trouvés dire à leur insu qu'il était indigène *en France*. L'erreur se serait ensuite propagée de siècle en siècle. Ce raisonnement est peu probable, lorsqu'il s'agit de gens comme Belon et de Thou. D'ailleurs, il est prouvé par des pièces authentiques, qu'au quinzième siècle le duc d'Orléans faisait désaïrer des laniers dans sa forêt de Boulogne, près de Blois. Reste à expliquer la disparition du lanier. (N.)

(1) Niais ?



Faucon gerfaut

CHAPITRE VII

DES ALEPS OU ALÈTHES.

Il y a une espèce d'oiseau appelée Aleps ou Alèthes, qu'on dit venir des Indes espagnoles, et se vendre à la sortie du vaisseau jusqu'à mille ou douze cents livres. M. d'Esparron dit en avoir vu deux (1). M. de Fortille dit n'en avoir jamais vu. Je ne sais aussi ce que c'est ; on le dit de la taille de l'épervier et être un oiseau de poing qui vole la perdrix et qui est ratier, se cachant dans les haies pour se paître à son aise.

CHAPITRE VIII

DES AUTOURS.

La fauconnerie se divise en deux parties. La première est la vraie fauconnerie, dans laquelle on se sert des oiseaux de leurre. J'ai ci-devant parlé de leurs quatre espèces. La seconde est improprement dite fauconnerie et se doit appeler autourserie, dans laquelle on ne se sert que des autours ou tiercelets d'autours. Ces oiseaux se prennent comme les faucons, laniers et gerfauts, c'est-à-dire niais et passagers. J'ai connu plusieurs gentils-hommes qui ne se servaient point d'autres oiseaux et qui en étaient bien contents. Plusieurs raisons font qu'on se contente de ces oiseaux. En premier lieu, il est facile d'en avoir, et par ce moyen quand vous avez cinq ou six oiseaux il n'y a qu'à les dresser et mettre dedans. Alors vous en choisissez deux ou trois bien bons, et on arrache la tête aux autres. Une raison qui fait que l'on s'en sert, c'est qu'avec peu d'expérience on fait voler les autours. Une autre, c'est que ceux qui s'en servent ne pourraient souvent faire voler des oiseaux de leurre, ne sachant guère ce que c'est et n'ayant d'oiseaux que pour fournir la table de perdrix. Les autours et leurs tiercelets sont plus convenables. Il y a encore une chose à remarquer, c'est que le faucon, quoiqu'à bon marché, coûtera en Poitou plus de vingt écus, mis sur le poing et garni de sonnettes, vervelles (2), chaperon, et encore le leurre qu'il faut acheter environ cent sols ou au moins quatre livres : les gages d'un bon fauconnier ; enfin, pour dire en peu de mots, il n'y a point

(1) Fauconnerie, 1^{re} partie, chapitre XXVI. Il y est dit que ces oiseaux sont de la taille d'un tiercelet de faucon, leur pennage est sur le dos semblable à celui de cet oiseau. Le devant est couleur d'oranger pâle *tirant sur le perroquet* ; avec un croisant de couleur brune au bas du ventre. Voir aussi le *Miroir de fauconnerie*. (N.)

(2) Anneau de métal qui s'attache à l'extrémité des *jets*, et où l'on grave le nom du maître. Voir les planches de l'*Encyclopédie*. (N.)

de perdrix prise par un faucon qui ne vous coûte un écu la pièce ; encore jamais dans une année un faucon ne prendra deux cents perdrix, et pour un qui le fera, vous en aurez trente qui ne le feront pas ; il faut de la peine et bien piquer après : cela fait une certaine dépense qui va assez loin, au lieu qu'avec moins de dépense, vous avez bien des autours. L'argent que vous coûtera un faucon en sortant de cage (car les passagers sont du double plus cher), vous fournira au moins douze autours ; outre cela, vous aurez un autoursier pour vingt écus de gages, et un bon fauconnier coûtera au moins plus de deux cents livres ; il lui faut un bon cheval ou deux, et un autoursier sera bien sur un bidet de vingt écus ; en outre, si un autoursier conduit bien son autour, il prendra cinq cents perdrix en son année, soit avec l'autour ou avec le tiercelet ; et l'autour vole bien dans le pays couvert, où quelquefois on est obligé d'aller à pied à la chasse, et le faucon ne supporte que dans les plaines. Je crois que tout cela examiné est cause qu'on se sert plutôt de ces oiseaux de poing que de ceux de leurre.

Autrefois, les oiseaux étaient plus en usage en Poitou qu'ils ne le sont aujourd'hui, et il n'y avait guère de gentilhomme qui n'eût au moins un oiseau de poing ; depuis quelques années, il n'y en a pas un contre vingt qu'il y avait autrefois. On ne voulait point aussi des oiseaux qui se prennent dans la province ; on faisait venir les autours et tiercelets de Suisse, de Franche-Comté et de la forêt des Ardennes. Quelques personnes sont encore dans le même sentiment et pensent que les oiseaux du Poitou ne valent point après le mois de septembre. Je puis assurer qu'ils sont aussi bons pris dans la province que ceux qu'on fait venir d'ailleurs. J'en ai eu à moi et j'en ai vu à des gentilshommes qui ont mué plusieurs mues, et qui étaient bien bons quoique pris en Poitou ; et, tant que j'en trouverai, je ne me mettrai jamais en peine d'en chercher ailleurs. Si on me demande : sont-ils généralement bons ? Je répondrai que nos autours sont autours comme les autres et que partout il s'en trouve de bien bons, et que partout il y en a qui ne valent rien. Mais je suis bien sûr que pour douze écus j'aurai au moins trois aires d'autours qui me donneront quelquefois dix oiseaux tant tiercelets que formés, et en les choisissant bien, j'en trouverai deux ou trois bons. Je vais donner la manière de les choisir, afin qu'ils réussissent, et je dirai en passant que, quoique ce ne soit pas un oiseau de fauconnerie, il n'y a pas de mal à le connaître et à savoir s'en servir puisque c'est un commencement de connaissance et un apprentissage de fauconnerie. Des maîtres ont commencé par l'autourserie et n'en ont pas plus mal réussi.

CHAPITRE IX

DU TEMPS DE DÉSAIRER LES AUTOURS.

Plus les autours sont avancés et mieux ils valent. On doit toujours faire choix des premiers-nés : le temps le plus ordinaire est la fin de mai. J'en ai désairé le 12 de juin qui se sont trouvés bons ; j'en ai défairé le 14 de mai qui ont été bons. Pour les prendre, je fais monter à l'aire une personne qui porte dans sa poche un peloton de ficelle. Elle en attache un bout à quelque branche auprès de l'aire et laisse tomber le peloton auquel on attache un petit panier ou boutillon : s'il est couvert, il est meilleur. La personne qui est montée à l'aire, retire à elle le panier et y met les autours, après quoi elle les descend avec la même ficelle ; les oiseaux désairés ainsi ne se font jamais de mal, et on ne peut pas les étouffer comme ceux qu'on met dans la chemise ou dans la poche.

On estime les autours qui sont grands quand on les désaire ; mais il y a beaucoup d'inconvénients. Quelquefois ils se jettent en bas de l'aire et se tuent ou se cassent les ailes ou les jambes, ou s'ils ne se font pas de mal, ils deviennent méchants et ne veulent pas manger, comme j'ai souvent vu arriver. Le meilleur temps de les prendre c'est lorsqu'ils sont blancs et qu'ils commencent à noircir. Qu'ils soient un peu plus gros que le poing ; les ayant de cette taille, on les met dans un panier dans une chambre bien chaude et sèche et couverts, afin qu'ils ne sentent pas de froid, et dans le panier il faut de la paille, afin qu'ils soient couchés à leur aise et chaudement. Leur nourriture sera de bonne viande chaude, comme pigeonneaux, moineaux, oisons et poulets. On ne se sert de poulets qu'à défaut d'autre viande ; les rats et souris sont aussi fort bons à nourrir les jeunes oiseaux : on leur donne la viande bien hachée et quelque peu de plume avec, afin de les faire curer. L'heure où on les fera manger sera le matin régulièrement à sept heures et le soir à cinq heures.

Après les avoir gardés deux ou trois jours dans la chambre, il faut avoir une barrique que l'on défoncera par un bout ; on la pose sur le côté, élevée de terre d'environ trois pieds, dessous quelques arbres bien fournis de branches, et, auprès, un baquet que l'on remplira d'eau fraîche tous les deux jours : la barrique bien attachée pour qu'elle ne remue en aucune façon, et l'ouverture tournée vers le soleil levant ; il faut mettre dedans des feuilles de petit sureau, que l'on changera tous les deux jours, et quelques petites planches au-devant pour empêcher les petits oiseaux de tomber. On les mettra dans cette barrique. Après qu'ils y auront été six ou sept semaines, toujours nourris à sept heures du matin et à cinq heures



Falcon lanier

du soir, on les prendra le soir sans les faire souper : ils seront alors garnis de leur jets (1) et sonnettes, et on les mettra sur la perche, essayant à les faire manger sur le poing. J'en ai gardé cinq jours sans vouloir manger qui sont après devenus fort doux. Plusieurs personnes ont élevé des faucons de cette manière, mais, après, ils sont de mauvaise volonté, et vous laissent à la chasse pour revenir à la maison. Je ne conseille à personne de s'y risquer. Pour moi, je ne le ferais pas, et je trouve qu'il est bien mieux de nourrir les faucons dans la mue ou dans une autre chambre ; ils en sont plus doux et plus faciles à dresser.

CHAPITRE X

DU CHOIX DES AUTOURS.

Ayant élevé vos autours, comme je viens de dire au chapitre précédent, et qu'ils sont sur la perche, choisissez-les de cette manière : prenez les plus pleins et les plus pesants sur le poing, les ailes avancées bien près de la tête, le col long, la tête plus petite que grosse, le bec gros et court, la cuisse plate et longue, la jambe courte, le pied grand et sec, les serres bien noires et grosses. Que vos autours soient plus courts que longs, les jambes bien écartées, le devant bien marqué de cœurs ; qu'ils aient les yeux plus rouges que pâles, la langue et le dedans du bec bien noirs, et s'il y a au-dessus du bec (dans la couronne qui est jaune), une petite marque noire de la grandeur d'un grain de mil ou un peu plus, c'est une marque de bonté et de beauté. Prenez toujours les autours les plus petits, et les tiercelets les plus gros et les plus pesants sur le poing. Pour cela, on ne doit pas préférer l'autour au tiercelet, car l'autour est toujours plus pesant étant plus gros, mais, pour mieux m'expliquer, je dis de prendre les moins pesants entre les autours, et les plus pesants entre les tiercelets.

CHAPITRE XI

DRESSER LES AUTOURS.

Ayant choisi les autours comme je viens de dire, il faut essayer à les faire paître sur le poing, et les tenir le soir jusqu'à dix heures ; avoir un aileron de chapon à leur faire tirer ; peu à peu, ils se rendront bien familiers, pourvu qu'on leur soit doux. Il faut toujours avoir des chiens auprès de

(1) Petites courroies de cuir souple passées autour des tarses de l'oiseau, avec un nœud bouclé. Leur nom vient de ce qu'elles servent à *jeter* l'oiseau. (N.)

soi, afin qu'ils les connaissent, car cette espèce d'oiseaux les craint beaucoup (1). Quand vous aurez tenu votre autour ou tiercelet trois jours sur le poing sans l'abandonner, et qu'il sera assuré au bruit, et mangera bien sur le poing, vous le mettrez sur la perche ou ailleurs, et lors, vous éloignant de lui de trois ou quatre pas, présentez-lui de la viande sur le poing : s'il y vient, faites-le manger ; une autre fois, faites-le venir deux fois, et peu à peu le faire venir trois ou quatre fois de suite, et répétez cette leçon deux fois le jour : le matin à sept heures, et le soir vers les cinq heures, pendant huit jours ; donnez-lui chaque fois une cuisse de poulet. Quand il sera bien assuré à sauter sur le poing, il faut avoir une ficelle bonne et forte, de vingt brases de long : attachez-en un bout au touret (2) et faites tenir l'autre bout par quelqu'un ; faites revenir votre oiseau peu à peu sur le poing ; dans huit jours, il viendra de la longueur de la ficelle, et même la doublera. Qu'il connaisse bien votre voix, après quoi vous le lâcherez dans quelque arbre, et vous cacherez. S'il est une fois bien revenant, vous en ferez ce que vous voudrez, et commencerez à lui donner cure. Vous verrez ce que c'est au chapitre qui en parle. Ayez quelque perdreau en vue, ou caille, ou des moineaux que vous ferez tuer à votre oiseau, cela les avance plus que tout à mettre dedans, leur faisant bien connaître le vif.

CHAPITRE XII

METTRE L'AUTOUR DEDANS.

Donnez cure tous les jours à vos autours, à neuf heures du soir ou en les paissant ; faites les boire au soir, leur présentant de l'eau claire dans un verre ; à dix heures du matin, portez-les baigner à un baquet ou petite bassée ; revenant bien, se baignant et connaissant le vif, dans les derniers jours de juillet ou dans les premiers d'août, portez votre oiseau à la chasse avec des chiens bien sages et qui connaissent l'oiseau.

Alors, ayant trouvé une compagnie de perdreaux gros comme des cailles, remarquez-les bien et ne vous tenez pas auprès des haies ; ayant bien remarqué les perdreaux, portez-y votre oiseau, et faites en sorte que les perdreaux partent bien près de lui, et s'il connaît bien le vif, il ne fera pas de difficulté de voler le premier. L'ayant pris, faites-le lui manger avec

(1) D'Arcussia dit de même qu'on tient communément les autours à la cuisine « pour les assurer au bruit des chiens et des gens ». (N.)

(2) Le touret est un ustensile de fauconnerie composé de deux petits anneaux de métal réunis à un point méplat de leur circonférence par un clou rivé qui leur permet de tourner l'un sur l'autre. Voir les planches de l'*Encyclopédie*. (N.)

un peu de plumes et les pieds, afin de faire la cure (1).

On fait bien de porter les oiseaux trois ou quatre jours de suite à pied, après quoi on va à cheval et on augmente peu à peu : c'est-à-dire les deux ou trois premières fois, ne prendre qu'un perdreau et en paître l'oiseau : après on en fait prendre deux, ensuite trois, et après, continuer jusqu'à six ou sept, et à tous lui faire manger la cervelle et les yeux des perdreaux : c'est ce qu'on appelle faire le devoir. Si vous faites bien, lâchez toujours votre oiseau de loin jusqu'à la fin de septembre, ou au 15 d'octobre, pourvu que l'oiseau puisse voir remettre les perdrix : c'est ce qu'on appelle les *aveuer* (2) ; mais dès la fin d'octobre, il ne faut pas lâcher l'autour, quand les perdrix partent à plus de soixante pas ; il faut aller à la remise et attendre qu'elles partent assez près. Je conseille à ceux qui font voler les oiseaux de poing sur des terres bien vives (3), de préférer l'autour au tiercelet jusqu'au premier de novembre ; s'ils ont un bon autour, ils lui feront prendre trois fois la semaine ou quatre, à chaque fois, douze ou quatorze perdrix, et le tiercelet en a assez à prendre de sept par chasse dans un pays couvert. Je conseille aussi de préférer l'autour à tous autres oiseaux, en pays de coteau où quelquefois on est obligé d'aller à pied.

Les cures bien continuées servent de tout remède aux oiseaux de poing : ou tout au plus une fois par semaine, leur faire manger leur viande hachée et trempée dans un plat d'eau tiède où l'on aura fait fondre de la manne fine environ la grosseur d'une noix ; rien ne les tient mieux en état. Les autours et tiercelets craignent le vent et n'aiment guère les grandes plaines s'il ne s'y trouve quelques buissons à remettre les perdrix ; mais, il s'en trouve de vigoureux qui volent bien partout ; on ne doit guère les muer à moins qu'ils ne soient parfaits en bonté, puisqu'on en a tous les ans à choisir plus qu'on en veut, et c'est rendre un grand service aux fuies et aux basses-cours de les désaïrer, pour les détruire autant qu'on peut, y en ayant toujours trop.

(1) Les plumes étaient une cure naturelle ; les cures de chanvre étaient destinées à produire sur l'estomac de l'oiseau (ou mulette) repu dans la domesticité de viandes nettes le même effet que produisaient les plumes des oiseaux qu'il prenait dans l'état de nature et dont quelques-unes étaient toujours avalées par lui avec la chair. (J. P.)

(2) Les avoir à sa vue, en vue. (J. P.)

(3) Bien giboyeuses. (N.)



Faucon sacre

CHAPITRE XIII

FAIRE LES CURES.

Ceux qui gouvernent des oiseaux doivent tous les ans prendre du chanvre bien peigné et net, une demi-livre par oiseau ; on met le chanvre dans un grand pot de terre neuf et verni ; on prend cinq à six bonnes poignées d'absinthe et une poignée de rue de jardin : du tout, les feuilles les plus tendres, avec soixante clous de girofle, et deux fois long comme le doigt de bonne cannelle. Enveloppez les herbes, la cannelle et les clous de girofle dans un linge bien blanc et mettez le tout dans le pot, que vous remplirez du meilleur vin blanc que vous pourrez avoir ; faites bouillir le tout bien lentement jusqu'à ce que le vin soit consommé. Alors, ôtez le pot du feu, retirez la filasse que vous ferez sécher dans une chambre sans feu ni soleil, et les herbes aussi ; quand vous donnerez vos cures, faites-les de cette filasse que vous roulez entre les doigts, de la grosseur que l'oiseau les puisse avaler, et pour qu'il les prenne mieux, couvrez-les d'un peu de viande ou de peau de volaille ; deux fois la semaine, mettez dans les cures un peu de l'absinthe que vous avez gardée, et en hiver ajoutez-y un ou deux clous de girofle ; il n'y a rien qui conserve mieux les oiseaux en santé que les cures de cette façon, et cela préserve les oiseaux de filandre et d'aiguille. Quant aux autres remèdes, ils n'en auront point de besoin, si on continue régulièrement l'usage de ces cures. Peu de personnes les savent faire de même ; je m'en suis toujours bien trouvé et les conseille pour tous oiseaux.

CHAPITRE XIV

POUR DRESSER UN FAUCON.

Un faucon doit être élevé dans une chambre, et non comme j'ai dit qu'il fallait élever les autours, pour les raisons que j'ai dites. Lorsque votre faucon sera sec, c'est-à-dire qu'il n'aura plus de sang dans les tuyaux de ses plumes qu'on appelle pannes aux oiseaux de proie (et au lieu de dire le plumage pour exprimer leur couleur, on dit un oiseau de tel ou tel panninge), quand vous aurez bien reconnu votre oiseau être sec, gardez-le encore un mois sans le prendre, afin qu'il se fortifie et que ses os se durcissent, car les faucons ont les os bien tendres d'abord, et ils ne reviennent point si on les manie trop rudement, mais en meurent. Ne le prenez donc qu'un mois après qu'il sera sec, le soir, et qu'il n'ait mangé depuis le matin. Garnissez-le de jets, sonnettes et vervelles ; donnez-lui un bon chaperon qui ait servi à un autre oiseau et qui ne lui fasse pas de mal. Il faut cette première nuit le tenir sur le poing, lui parler doucement, lui toucher

dessus et dessous avec une aile de canard, et lui avoir bien fait le bec et les serres. Le lendemain, essayez à le faire manger sur le poing ; s'il y est assuré, et qu'il y mange deux ou trois jours de suite, mettez le leurre à terre avec la viande attachée dessus : posez l'oiseau sur le leurre, et qu'il y mange.

Deux jours après, mettez le leurre à deux ou trois pas de l'oiseau ; s'il y va, vous croîtrez la leçon de jour en jour, et, au bout de huit jours, il viendra de plus de dix pas ; enfin, portez-le dehors comme j'ai dit de l'autour, avec une bonne ficelle, et le faites venir comme l'autour ; au lieu de le faire venir au poing, ce sera au leurre, et ne lui ôtez le chaperon que lorsqu'on commencera à l'appeler. Dans huit jours, il viendra de deux longueurs de ficelle qui feront plus de cent pas ; accoutumez-le à connaître votre voix autant que le leurre. Au bout de vingt jours, et non plus tôt, vous ôterez la ficelle et le ferez venir, comme on dit, sur sa foi ; mais ne risquez pas à le mettre hors de filière avant de lui avoir fait rendre le double de la mulette, comme je vais l'enseigner au chapitre suivant.

CHAPITRE XV

POUR FAIRE RENDRE LE DOUBLE DE LA MULETTE. (1)

De tous les oiseaux servant à la fauconnerie et autourserie, il n'y a que les gerfauts et les autours avec leurs tiercelets auxquels on ne fait point rendre le double de la mulette, mais on le fait rendre aux faucons, sacres et laniers. Nos anciens maîtres nous ont donné bien des recettes pour faire rendre le double de la mulette ; ils ont bien fait mourir des oiseaux dans cette opération ; j'en ai aussi fait mourir quelques-uns pour cela comme pour les purgations. Mais, enfin, voici une méthode pour faire rendre le double, qui est bonne et où il n'y a point de danger, faisant ce qui suit :

Prenez gros comme une petite fève de sel ammoniac, une fois autant de sucre candi ; mettez le tout ensemble dans une cure que vous ferez prendre au faucon, qui n'aura rien mangé de vingt-quatre heures ; donnez-lui cette cure ainsi préparée le matin à sept heures (et la veille que votre oiseau n'ait eu que demi-gorge de cuisse de chapon). Donnez-lui son chaperon qui sera desserré ; posez votre oiseau sur la pierre auprès de son baquet ou bassée, qui sera remplie d'eau fraîche ; tenez-vous auprès de lui, et quand il voudra rendre, ôtez son chaperon, il rendra la cure et le

(1) La *mulette* est l'estomac des oiseaux de proie. Il s'y forme de temps en temps une peau que l'on nomme *doublure* ou *double de la mulette*. C'est cette peau dont l'oiseau est débarrassé au moyen des remèdes indiqués ici. (N.)

double tout à la fois, après quoi il boira et peut être se baignera ; laissez-le en patience trois heures, après quoi vous le prendrez et lui ferez manger une cuisse de poulet toute chaude. Vous trouverez votre oiseau bien radouci et plus traitable qu'auparavant.

CHAPITRE XVI

LEURRER L'OISEAU SUR SA FOI.

Le lendemain que le faucon aura rendu son double de mulette, leurrez-le encore avec la filière et le présentez au bain, ensuite vous lui ôterez la filière et le leurrerez sur sa foi. Par ce moyen, vous connaîtrez s'il est pesant ou léger ; après l'avoir leurré huit jours sur sa foi, il faut lui faire connaître le vif, ce qui se fera comme je vais le dire.

CHAPITRE XVII

FAIRE CONNAÎTRE LE VIF.

Il faut avoir quelque perdreau ou perdrix en vie, ou des cailles, ou moineaux, les attacher à la filière, et, lorsque l'oiseau vient au leurre, cacher le leurre et lui jeter les oiseaux attachés à la filière, de peur qu'il ne charrie. Cette leçon se doit continuer cinq ou six fois afin de bien échauffer l'oiseau sur le vif. Je trouve que les moineaux sont bien commodes, parce qu'un faucon en mange plusieurs, et on les lui donne un à un avec la filière : il n'en a pas trop de trois à sept heures du matin et trois autres à cinq heures du soir ; cela fait six leçons par jour, et les avance beaucoup, et aussi c'est une bonne nourriture, et par ce moyen on reconnaît assez si l'oiseau sera léger ou pesant. Je ne suis pas aussi de l'avis de ceux qui font revenir les oiseaux de leurre sur le poing avant de les leurrer ; les miens viennent au leurre de la longueur de la ficelle, avant que ceux des autres connaissent seulement le leurre, et, quand ils sont dressés, ils viennent au poing aussi bien que ceux à qui on l'a appris d'abord, et ils sont avancés à dresser de quinze jours sur ceux qu'on fait sauter sur le poing. Chacun fera comme il lui plaira.

CHAPITRE XVIII

METTRE L'OISEAU DE LEURRE DEDANS.

Le faucon sera mis le matin sur la pierre auprès de l'eau. Quand il sera baigné et séché, on le portera sur la perche. Le soir, vers les quatre heures,



Vautour cendré

le porter à la chasse avec de bons chiens sages et qui connaissent l'oiseau ; ayant trouvé des perdreaux, les remarquer et mettre l'oiseau sur aile ; s'il est léger, faisant ainsi partir les perdreaux près de lui, et connaissant bien le vif, il ne manquera pas de descendre dessus le premier qui partira ; s'il le manque, piquer à la remise, et y faire venir l'oiseau ; la perdrix prise par lui ou par les chiens, paaissez-le : continuez à le paître à la première pendant quinze chasses. Un faucon léger ne doit jamais prendre plus de trois perdrix, quelque bon et bien volant qu'il soit. Ce sont des oiseaux qui font bien plaisir, mais qui prennent peu de gibier. Un faucon pesant en prend un peu plus, mais il donne beaucoup de peine, et on peut dire que ce sont des crève-chevaux.

CHAPITRE XIX POUR UN FAUCON PESANT.

Tous ceux qui ont fait expérience de la fauconnerie, conviendront avec moi qu'un faucon pesant prend plus de perdrix qu'un faucon léger ; mais il faut que ce soit dans des plaines où il n'y ait pas un buisson, car la moindre haie vous les fera toutes perdre, et vous crèverez vos chevaux à suivre un faucon pesant ; et encore dans les meilleures chasses, ne prenez-vous que quatre ou cinq perdrix, et il en faut trouver beaucoup. Pour faire voler le faucon pesant, il faut attendre qu'un perdreau lui parte près, comme j'ai dit pour l'autour ; alors découvrez-le, et connaissant le vif, il volera : paaissez-le comme j'ai dit du faucon léger.

CHAPITRE XX DU FAUCON PASSAGER.

Le faucon passager ou de passage est la même chose ; ils valent mieux que les niais, mais il faut qu'ils soient sors (1), car les mués ne sont propres qu'à la corneille et au canard ; on ne peut les muer qu'ils ne soient en grand risque de mourir. Je trouve ceux qui peuvent avoir des oiseaux passagers bienheureux ; il faut plus de patience à les dresser, mais ils donnent bien plus de plaisir, et sont ordinairement plus légers et plus vigoureux que les niais. On en prend de bons et en quantité en Provence, dans la Craux d'Arles. Les tiercelets de faucon de passage sont bons.

(1) Le faucon *sor* ou *sors* est celui qui est encore à son premier pennage. Le mot *sor* exprime la couleur qui est d'un brun-roux ; on disait encore au dix-huitième siècle : un cheval *sor* ou *saur* pour un cheval alezan (en Angleterre *forrel*), le terme de hareng saur a la même origine. (N.)

CHAPITRE XXI

DU LANIER DE PASSAGE.

Il s'en prend de bons en Provence, mais les meilleurs se prennent dans la Craux de Vérone, en Lombardie, en Milanais. Il n'y a point de meilleur oiseau pour la perdrix, et c'est le vrai oiseau du gentilhomme. Ceux qui peuvent en avoir, doivent bien les aimer ; ils sont difficiles à dresser, mais la patience en vient à bout, et on ne doit pas les mettre hors de filière, avant de leur avoir fait rendre le double de la mulette. Il se dresse comme j'ai dit du faucon, et tous les autres de même ; seulement j'ajouterai que l'on doit faire tuer sept ou huit poules rousses à tous les oiseaux passagers qu'on dresse au vol de la perdrix ; et aux oiseaux niais, il faut bien se donner garde qu'ils connaissent la volaille, s'y donnant d'eux-mêmes.

CHAPITRE XXII

QUELLES SORTES DE VOLS IL Y A.

Les rois et princes ne craignant point la dépense, et ayant des équipages de fauconnerie bien tenus, ont les vols qui suivent :

Savoir : le vol du milan se fait avec les gerfauts au nombre de trois ou deux, et un sacre ;

Le héron, par les mêmes oiseaux ;

Le lièvre, par les mêmes oiseaux ;

L'oie sauvage et la grue, par les mêmes ;

Le lapin, par les mêmes oiseaux ;

Le canard, par faucons de passage et niais ;

La corneille, par faucons de passage et niais ;

La pie, par tiercelets de faucon de passage et niais ;

L'alouette et le cochevis, par émerillons ;

La buse, comme le milan ;

La perdrix, par faucons niais et de passage, par laniers, lanerets, sacres, sacrets, et tiercelets de gerfauts, et tiercelets de faucon de passage, par autours et tiercelets d'autours, niais et de passage.

Quoique tous ces oiseaux chargent la perdrix, il faut convenir qu'à ce vol, les laniers de passage et les sacrets sont les meilleurs de tous.

On fait voler aussi les faisans par les faucons et par les autours. Dans les endroits où les courlis sont communs, on les fait voler par des faucons et par des laniers ; c'est mieux le fait du lanier et du sacre que des autres

oiseaux ; il y a cependant des laniers qui n'y veulent pas donner.

On peut encore se servir des éperviers. Ils volent bien la caille, le merle, le geai, la pie, la grive et les petits perdreaux. Il y en a de fort gros qui volent quelquefois beaucoup. Si on pouvait en avoir de ceux du Milanais, ils volent la perdrix toute l'année, comme des tiercelets d'autours, et sont bien gros.

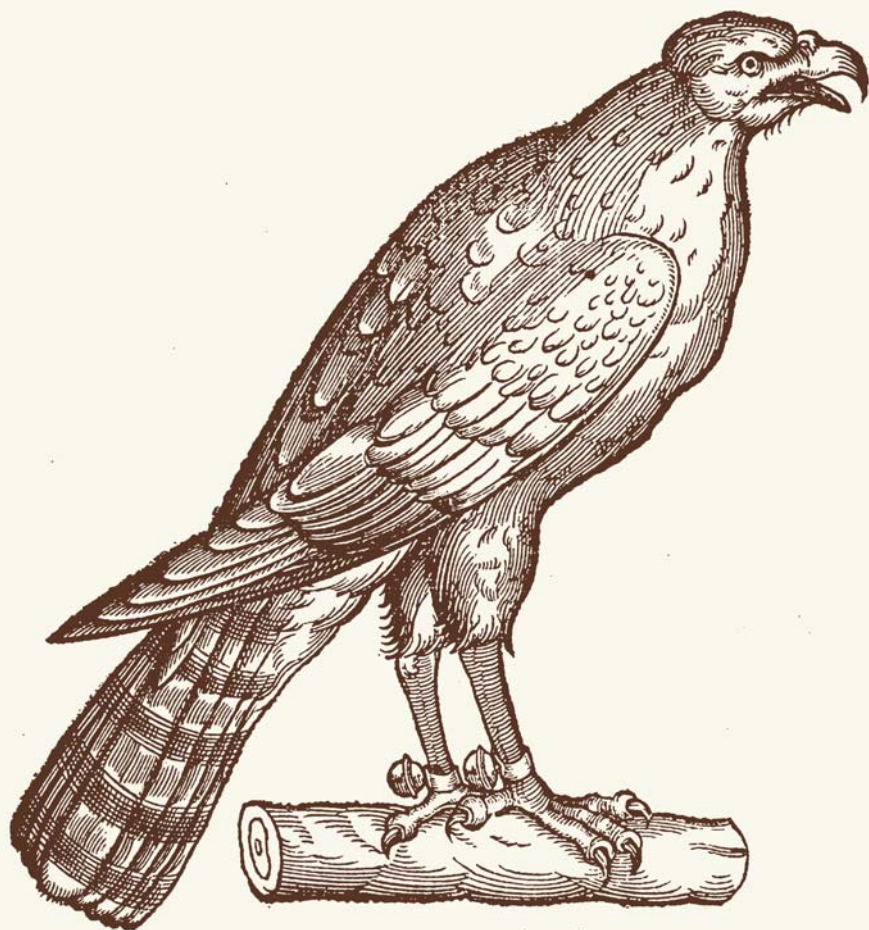
CHAPITRE XXIII

POUR ENTRETENIR LES OISEAUX EN SANTÉ.

Pour entretenir les oiseaux en santé, il leur faut donner cures tous les jours, soit de filasse ou de la plume de leur gibier, et ne pas craindre qu'elle soit trop grosse, pourvu qu'ils la puissent avaler ; mettre dedans assez souvent de l'absinthe comme j'ai dit et un peu de rue de jardin ; leur donner la viande dans l'eau de rhubarbe, dont j'enseignerai la recette ci-après : quelquefois un peu de manne fondue ; les bien faire tirer tous les jours. Aux oiseaux de leurre, on met de petits cailloux auprès de leur eau. Les laniers, sacres et faucons, on leur fait rendre le double de la mulette en les mettant en mue. En les sortant de la mue, et tant qu'ils volent, on leur fait rendre le double, de trois mois en trois mois, après le plein de la lune ; ne donner jamais aux oiseaux une grosse gorge, cela leur fait plus de mal que de bien. Que la viande soit bonne, nette et n'ait aucune mauvaise odeur. L'été que leur viande soit trempée en eau fraîche, et l'hiver en eau tiède.

Je voudrais qu'un fauconnier couchât dans la chambre où sont ses oiseaux, afin qu'il se couchât aussitôt que les oiseaux auraient pris leur cure et bu, à neuf heures du soir, ayant leur gorge bien vide. Le matin, dès qu'il sera jour, le fauconnier se lèvera, fera brûler une poignée de paille dans sa cheminée, afin de voir à la flamme si les oiseaux feront large en voyant la clarté du feu ; après, il regardera s'ils ont curé, et si les cures et les émeuts sont beaux. Vers le soleil levé, porter les oiseaux de leurre sur leur pierre au jardin, et les faire tirer ; mettre aussi les oiseaux de poing dehors sur des perches, à couvert du vent, et exposées au soleil. Voilà ce qu'un bon fauconnier doit faire.

L'hiver, il mettra dans la cure de ses oiseaux deux clous de girofle et un peu de cannelle ; ne les nourrir de bœuf pur que le moins qu'il se pourra ; mais hacher le bœuf avec autant de maigre de mouton : cela fait une bonne nourriture ; donner souvent quelques moineaux, pinsons et grives ; les merles jeunes ou vieux ne valent rien pour les oiseaux. Quelques gorges



Autour

de pie et de corneille mettent les oiseaux en appétit ; quelquefois aussi une gorge de buse, cela les purge doucement et leur fait du bien. Enfin, la pratique et l'attention formeront un fauconnier mieux que toute la lecture qu'il pourrait faire. Qu'il ait attention aussi à ne les paître ni faire tirer, qu'ils n'aient bien passé leur gorge, et surtout le matin qu'ils aient curé avant de les faire tirer ; à la fin cela les ferait mourir. Je vais à présent dire comment on mue les oiseaux.

CHAPITRE XXIV

DE MUER LES OISEAUX.

On met ordinairement les oiseaux muer de trois façons que je vais expliquer. Chacun met ses ciseaux à la mue quand il lui plaît, les uns plus tôt, les autres plus tard. Les oiseaux que l'on aime, et dont on veut avoir longtemps du plaisir, doivent être mis en mue le 15 de février afin de les sortir pour voler le 15 de septembre. Voici ce qu'on doit faire en mettant les oiseaux en mue : faites-leur rendre le double de la mulette, donnez de l'eau dans la mue, du sable et des gazons avec des cailloux de rivière ; pendant un mois au moins, faites ce qui suit : hachez la viande de vos oiseaux, et mettez avec elle autant d'œufs crus que vous avez d'oiseaux ; mêlez le tout avec la viande (il faut le blanc et le jaune des œufs), et mettez encore autant de cuillerées de bonne huile d'olive avec ; donnez cela à vos oiseaux, ils le mangeront bien. Ne les nourrissez pas tant d'abord ; il vaut mieux augmenter peu à peu, et leur donner deux fois par jour : le matin à sept heures, et le soir vers les cinq heures. Qu'il y ait dans la mue une fenêtre à cage au soleil levant, et une au midi, avec de grosses pierres dans la chambre. La nourriture de vos oiseaux sera de pigeonneaux, d'oisons, de petits chiens de dix à douze jours, des taupes, des rats, des souris, des vipères ; (non les écorcher, mais leur couper la tête et la queue, les étripier, et les bien hacher) et tout ce qu'on pourra leur donner de bon. Un oiseau bien traité aura jeté son cerceau (le cerceau est la penne du bout de l'aile) au vingt de juillet ou même avant : et, dès qu'il l'aura jeté, il faut diminuer sa nourriture de moitié (quoiqu'il doive avoir deux gorges par jour), parce que la continuation de grande nourriture le ferait muer une seconde fois. Le cerceau étant à bout et sec, vous le sortirez de la mue, et il sera traité comme s'il n'avait jamais volé ; mais quand il sera bien dressé, il n'y aura pas de peine à lui faire reconnaître son gibier ; il volera bien le premier qui lui sera montré, et dans trois chasses il sera aussi bien qu'il était avant la mue ; mais il ne faut pas oublier de lui faire rendre le double de la mulette

avant de le mettre hors de filière. Voici comment on mue les oiseaux niais.

Les oiseaux passagers se muent sur la perche, dans la chambre du fauconnier. On doit les tenir couverts de leur chaperon pendant le jour, et les découvrir la nuit. Les gerfauts se muent dans une chambre fraîche et obscure, attachés sur un billot, avec des gazons auprès d'eux. Ils seront couverts d'un chaperon de rustre (1) ; on ne leur donnera qu'une grosse gorge par jour, et, un jour de chaque semaine, on leur ôtera le chaperon et on ne leur donnera rien ce jour-là. Il faut qu'ils mangent couverts de leur chaperon de rustre, et il ne leur faut point faire rendre le double de la mulette, comme aux faucons, sacres et laniers.

Au chapitre qui enseigne à faire rendre le double, je n'ai mis que la dose d'un faucon. Pour un lanier, il faut un peu plus de sel ammoniac, et pour un sacre un peu plus que pour un lanier. Pour le sacret et pour le laneret, donnez la dose du faucon. Je crois que ce chapitre peut être trop long ; je le finis pour commencer à donner les remèdes qui seront faciles et de peu de frais, afin que chacun puisse les avoir commodément et à son besoin. Quelques-uns m'en auront obligation, d'autres non. Pour moi, je serai charmé si d'autres savent mieux et me le veulent apprendre ; je m'en servirai, étant toujours curieux de m'instruire.

CHAPITRE XXV

DES OISEAUX PERDUS.

Avant de donner des remèdes, je trouve à propos de parler un peu des oiseaux perdus ou écartés. Les faucons et les gerfauts font quelquefois des fuites de quatre ou cinq lieues, ce qui les fait perdre. Les sacres et laniers ne sont pas sujets à ces fuites, mais ils montent à l'essor et vont descendre bien loin de leur maître. Il y a des oiseaux qui se laissent aller au vent, d'autres qui entrent dans le vent. Aux uns et aux autres, il faut que quelqu'un demeure dans l'endroit où ils se seront écartés, pendant que d'autres piquent après. Un oiseau bien tenu et en état, s'il a été bien dressé, ne manquera pas de revenir où il s'est écarté. On le prendra et le paîtra sans le faire voler davantage ; ceux qui courent après en feront autant, s'ils le prennent ; et je peux dire que jamais oiseau bien tenu et bien dressé ne se perd par sa faute. Si on ne le trouve pas le premier jour, il le faut chercher

(1) Chaperon sans ornements et très aisé, avec une large ouverture pour le bec, dont on se sert pour dresser les oiseaux sauvages. — Le chaperon de rustre est représenté dans les planches de l'*Encyclopédie*. (N.)

comme vous croyez qu'il va, soit dans le vent ou sous le vent, et que quelqu'un aille le chercher dans l'endroit où il s'est écarté. Ceux qui vous les rapportent doivent avoir une pistole, s'ils font une journée de chemin, et ainsi à proportion d'où ils viennent, et que les oiseaux ne soient pas gâtés (1).

CHAPITRE XXVI

DES OISEAUX QUI CHARRIENT.

Quoique charrier ne soit pas une maladie, c'est un grand défaut qu'il faut corriger. Il y a des oiseaux que la faim ou la gourmandise font charrier.

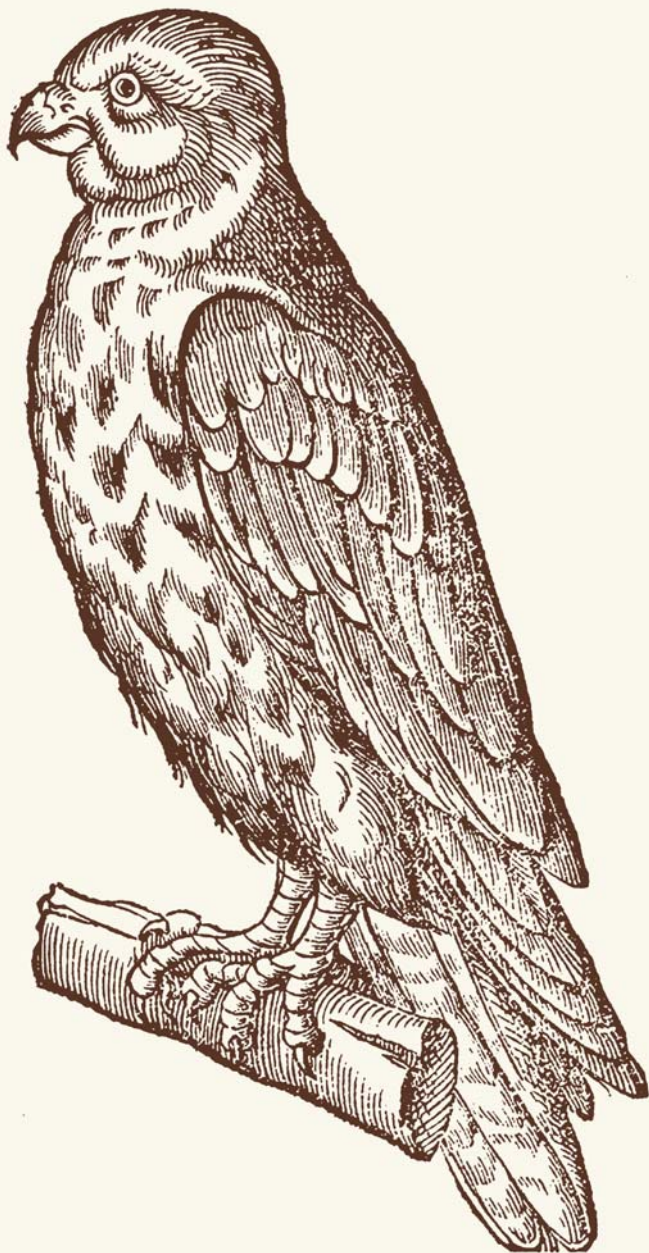
Pour leur faire passer ce défaut, au lieu de crever vos chevaux à courir après, approchez-les doucement et leur jetez une perdrix avec une filière ou attachée au leurre. Vous les prendrez et les paîtrez ; vous ne ferez pas cela six fois qu'ils perdront ce vice. D'autres oiseaux laissent le poing quand on les relève, et se débattent beaucoup ; païssez-les cinq ou six fois à la première perdrix, et à la seconde vous les tiendrez mieux, et cela leur passera. Il faut pratiquer cela d'abord, et ne pas leur en laisser prendre l'habitude, car enfin vous perdrez vos oiseaux, crèverez vos chevaux et n'aurez point de plaisir à la chasse. Aussi, dès que vos oiseaux s'écartent, il les faut paître aussitôt qu'ils sont repris, et, par ce moyen, vous les accoutumerez à revenir d'abord qu'ils vous entendront appeler.

CHAPITRE XXVII

POUR FAIRE LES PILULES DOUCES.

Il faut prendre quatre onces de lard à larder, le couper en lardons : quatre onces de moelle de bœuf, mettre tremper le tout en semble dans de l'eau fraîche pendant vingt-quatre heures, et changer d'eau quatre ou cinq fois. Ensuite tirez cela de l'eau, et le mettez dans un plat d'argent ou de terre sur un petit feu, et faites fondre le tout ensemble, et, lorsque ce sera à moitié fondu, ayez quatre onces de sucre candi en poudre que vous y mêlerez peu à peu ; et quand cela sera près de refroidir, mettez-y encore un gros de safran en poudre, et mêlez bien le tout ensemble avec une spatule de bois. Mettez le tout dans un pot et le serrez pour le besoin ; on en donne aux oiseaux, de trois jours l'un, gros comme une petite fève. Cela

(1) Voir au chapitre XLIII et après les réflexions, p. 51, des additions à celui-ci.



Émerillon

se garde trois ou quatre ans sans se gâter, et est meilleur vieux que nouveau ; il ne faut pas qu'il moisisse, et soit serré en lieu sec et pas trop chaud. Les jours que les oiseaux ne prendront pas de ces pilules, il faut tremper leur viande dans de bonne huile d'olive ; ces pilules sont bonnes pour le rhume, choc, filandres, aiguilles, pantois et cracq.

CHAPITRE XXVIII

DES ACCIDENTS QUI ARRIVENT AUX OISEAUX.

Pour le rhume, on prend des pilules ci-dessus pendant trois matins, un jour entre deux ; le jour qu'on ne donnera pas de pilules, tremper la viande en huile d'olive ou en eau de rhubarbe, et mettre dans la cure des clous de girofle avec bien peu d'agaric ; s'il n'y a pas de mieux, mettez un peu d'aloès et de safran, avec du hierapigra pour faire tenir le tout ; le donner le soir dans la cure.

CHAPITRE XXIX

POUR LA CRAIE, PIERRE OU GRAVELLE DES OISEAUX.

Ce mal n'arrive que par la négligence du fauconnier ; un oiseau bien tenu ne l'aura jamais ; mais venu, il faut le guérir.

Pour le faire, prenez des blancs d'œufs crus avec du sucre candi en poudre ; battez cela ensemble pour faire fondre le sucre, trempez dedans la viande de vos oiseaux et les paisez de même cinq ou six jours de suite, deux fois par jour ; ils guériront s'ils n'ont pas supporté le mal (1).

CHAPITRE XXX

DES FILANDRES ET AIGUILLES.

On purge les oiseaux avec les pilules ci devant dites, deux ou trois jours ; prendre une gousse d'ail, en ôter le germe, y mettre une pincée de safran, et faire prendre cela dans la cure. Si cela ne les guérit pas, faites ce qui suit : prenez une once de manne de Calabre fine, un gros d'aloès socotrin, un gros de myrrhe, un demi-gros de safran, un demi-gros d'agaric, un demi-gros de rhubarbe, six clous de girofle ; le tout mêlé et mis en poudre, faites-en une masse et le serrez dans une boîte ; donnez-en aux oiseaux gros comme une fève dans la cure sèche, mais que l'oiseau ne tienne du haut ni du bas.

(1) Phrase obscure : faut-il suppléer : *trop longtemps* ? (J. P.)

CHAPITRE XXXI

POUR LE CRACQ.

Purgez-les avec des pilules douces, de deux jours l'un, et trempez la viande dans de bonne huile d'olive, un jour, et un autre dans de l'eau de rhubarbe ; mettez dans la cure tantôt de la rue, tantôt de l'absinthe, et frottez le col et les reins de l'oiseau avec de l'eau de la reine de Hongrie tiède ; ce mal ne vient que de rhumatisme.

CHAPITRE XXXII

POUR LE CHANCRE.

Purgez l'oiseau avec pilules douces dites ci-dessus, lavez le chancre de jus de citron, et, quand il diminuera, lavez-le avec du sirop de mûre. La négligence cause ce mal.

CHAPITRE XXXIII

POUR COUP OU EFFORT.

Ayez un boyau ou de la peau de poule ; mettez dedans gros comme une bonne fève de momie en poudre ; faites avaler à l'oiseau ; mettez encore de la momie en poudre dans la cure, et le laissez jusqu'au lendemain ; s'il a du sang extravasé ou caillé dans le corps, cela le défendra (1).

CHAPITRE XXXIV

POUR LE MAL DES YEUX.

De quelque façon que le mal vienne, mettez un blanc d'œuf cru avec de l'eau de rose ; battez cela ensemble avec un gros de tutie (2) préparée ; mettez sur du coton, appliquez-le sur les yeux et sur la couronne du bec, et mettez un chaperon pour tenir le tout pendant la nuit et le jour, si vous voulez.

(1) Peut-être dissoudra, comme dans l'édition de Niort.

(2) L'*Encyclopédie* donne une recette magique. — La *Tutie* est une suie métallique qu'on recueille au haut des cheminées des fondeurs en bronze : c'est un astringent. (N.)

CHAPITRE XXXV

DES BLESSURES DES OISEAUX

Les oiseaux se peuvent blesser contre du bois, pierre et autre chose ; il faut couper la plume ou l'arracher pour qu'elle n'entre pas dans la blessure ; mettez une tante (1) de coton imbibée dans l'huile d'hypericum, réitérez et nourrissez bien l'oiseau qui sera mis en lieu où il ne se tourmente pas.

CHAPITRE XXXVI

POUR LES JAMBES ET LES MAINS ENFLÉES.

Tirez l'huile de douze jaunes d'œufs durs ; mettez-la dans une fiole pour vous en servir ; il en faut prendre huit ou dix gouttes avec deux gouttes d'eau de rose et deux gouttes de bon vinaigre ; battez cela ensemble, et, avec une plume, lavez les jambes et mains de l'oiseau cinq ou six fois, trois fois par jour. S'il survient des clous dessus ou dessous les mains de l'oiseau, roulez un morceau de papier et l'allumez ; brûlez les clous avec ce papier et les graissez de graisse prise aux tripes d'une poule ou d'un chapon ; ils guériront.

CHAPITRE XXXVII

POUR JAMBE OU AILE ROMPUE.

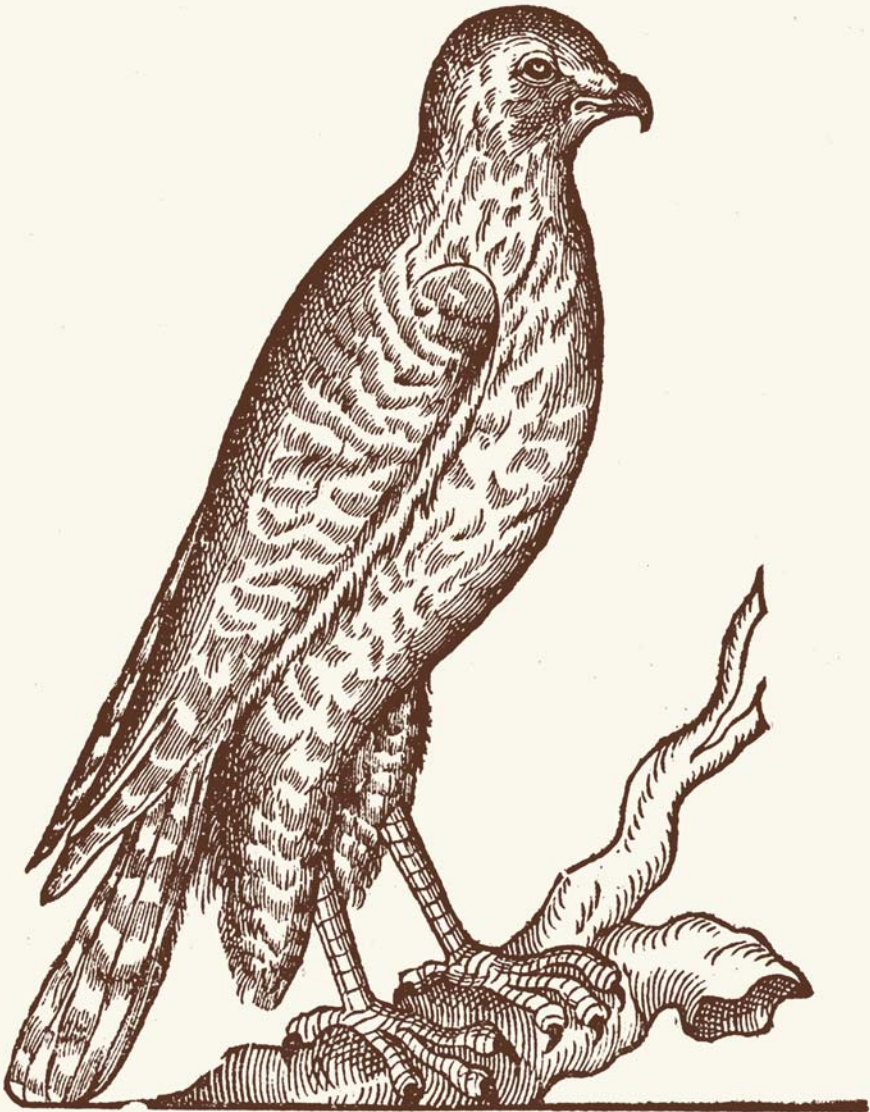
Il faut d'abord la remettre le mieux qu'il se pourra, et la lier avec un bon papier ou une carte, prendre de la gomme et la faire fondre avec un peu de farine, mettre un papier par dessus et laisser tomber cela de soi-même.

CHAPITRE XXXVIII

POUR LES PENNES FROISSÉES OU ROMPUES.

Lorsque les penes ne sont que froissées, prenez de l'avoine ; faites-la bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elle soit en bouillie ; renversez-la dans un pot ou laissez-la dans le même ; trempez-y les penes froissées : sur le moment, elles se remettront en leur premier état. Si elles sont casées, on

(1) Pour un tantet, un peu ? (J.P.)



Épervier.

les ente avec des aiguilles faites exprès que l'on fait tremper dans du sel et du vinaigre. Quand la plume est cassée au tuyau, il la faut remettre dedans, et avec un poinçon bien fin on perce les deux tuyaux et on y met des chevilles de plume pour la tenir. Lorsque la plume est arrachée, il faut mettre dans le trou où elle était un grain d'orge ou d'avoine, afin que le trou demeure ouvert et qu'elle puisse repousser.

CHAPITRE XXXIX

POUR UNE SERRE TOMBÉE.

Prenez de la térébenthine et de la crotte de chèvre ou de brebis ; mettez cela dans un doigt de chamois ou cuir blanc ; le doigt de l'oiseau placé dedans, la serre lui reviendra. On attache cela à la jambe pour le faire tenir lorsque le doigt porte dedans.

CHAPITRE XL

DE L'EAU DE RHUBARBE.

L'hiver il faut de l'eau tiède, et l'été de l'eau fraîche ; on la met dans une assiette et on a un morceau de bonne rhubarbe que l'on frotte au fond de l'assiette. Quand l'eau est jaune, cela suffit ; on fait cela toutes les semaines, et on trempe la viande hachée dedans, pour en paître l'oiseau. S'il la prenait dans cette eau ce serait encore mieux : on fait aussi fondre de la manne, dans l'eau de la grosseur d'une noix ; cela fait, on y trempe la viande, et les oiseaux en sont mieux tenus.

CHAPITRE XLI

DE LA MOMIE.

Pour bien faire la momie, il faut avoir un gros autour ; le bien nourrir et quand il est à sa perfection, le tuer, lui couper la tête, les jambes et les ailes ; ôter toute la plume, la tripe et la mulette, le remplir de sable de rivière bien sec et bien fin, mettre cet oiseau dans une boîte, et la remplir encore de sable. Mettez cela dans quelque endroit bien au sec et l'y laissez au moins un an ; après quoi vous pouvez vous en servir et non plus tôt. Plus cette momie est vieille et meilleure elle est. Un bon fauconnier doit en faire tous les ans une ou deux. Les oiseaux qui meurent de maladie ou maigres ne valent rien pour cela, mais on ne manque point d'autours pour en faire ; ceux qui ont volé l'été, et qui se rebutent l'hiver, sont bien bons

pour cette besogne ; il n'y a qu'à les mettre bien pleins avant de les tuer.

CHAPITRE XLII

DES OISEAUX DE PASSAGE.

Lorsque j'ai parlé de dresser les oiseaux, il n'y a pas de différence à dresser un oiseau passager d'avec un niais ; il est vrai que pour le passager il faut bien plus de patience et plus de temps ; mais à la fin on en vient bien à bout, et en suivant bien ce que j'ai dit, celui qui aura dressé un faucon ou lanier niais en dressera bien un passager ; il y a même moins de peine à les mettre dedans, parce qu'ils ont pris des perdrix étant à leur liberté, ce qui fait qu'ils les reconnaissent d'abord. Ce sont toujours les meilleurs et ils doivent être préférés aux niais.

CHAPITRE XLIII

ADDITION AU CHAPITRE XXV

DES OISEAUX PERDUS, OUTRE CE QUI A ÉTÉ DIT CI-DEVANT AU CHAPITRE XXV.

Il faut que le fauconnier se rende dans l'endroit où il croit que doit être son oiseau, une heure avant le jour tout au moins, afin de pouvoir écouter quelque temps s'il entendra les sonnettes. Au lever du soleil, l'oiseau ne manquera pas de laisser son endroit pour se placer ailleurs, et au cas que l'oiseau ne se trouve point ce jour-là, le chercher pendant dix ou douze jours, et ne rien épargner pour le prendre, soit leurre, viande sur le poing, pigeon en vie, poulette en vie, perdrix vive ou morte ; enfin se donner toute sorte de soins pour le prendre. Pour peu qu'on s'y attache, on ne manquera pas de le prendre si on le trouve, mais il ne faut pas qu'un fauconnier craigne le froid ni la boue, ni la pluie ; qu'il porte avec lui un morceau de pain à la poche ; cela suffit pour sa journée ; parce qu'il n'y a guère de métairie où il ne trouve, en payant, quelque mesure d'avoine pour son cheval. Il sera aussi averti de ne point mener de chiens avec lui quand il cherche un oiseau perdu, afin de ne point faire partir de perdrix ; car, voyant des perdrix se remettre, l'oiseau peut en prendre une et la manger à la dérobee, et coucher encore dehors.

CHAPITRE XLIV

DES GARNITURES QU'IL FAUT À UN FAUCONNIER.

Le bon fauconnier aura dans une armoire, dans sa chambre, ce qui suit :

Premièrement, une ou deux bonnes momies faites comme j'ai dit ci-devant ;

Une grande peau d'un vieux lévrier, passée en blanc et bien grasse de suif, sans poils ;

Une peau de veau gris, bien parée et mince ;

Quatre gants pour porter l'oiseau ;

Deux gants de loutre pour l'hiver, le poil en dedans ; il doit aussi avoir des gants ordinaires, afin d'en avoir à la main droite, pour se garder du froid l'hiver, et l'été du chaud et des mouches ;

Douze paires de grosses sonnettes, bien bonnes et claires ;

Douze paires de sonnettes moyennes, bonnes et claires ;

Douze paires de petites sonnettes, bonnes et claires ;

Douze longues, douze tourets, douze paires de jets ;

Douze paires de porte-sonnettes ;

Douze porte-tourets, et douze paires de vervelles ;

Six chaperons de gerfaut ;

Six chaperons de sacre ;

Six chaperons de lanier ;

Six chaperons de faucon ;

Six chaperons de tiercelet de gerfaut ;

Six chaperons de sacret ;

Six chaperons de laneret ;

Six chaperons de tiercelet de faucon ;

Trois chaperons d'émerillon ;

Trois chaperons de hobereau ;

Six leurres neufs et bien grands ;

La filasse ou chanvre préparée comme j'ai dit pour faire les cures ;

Une livre de sucre candi ;

Deux onces de bonne rhubarbe ;

Huit onces de manne fine de Calabre ;

Deux onces d'aloès socotrin ;
Deux onces de tutie préparée ;
Une bouteille de pinte d'eau de rose ;
Une pinte de vinaigre bien fort ;
Une fiole d'huile d'hypericum de douze onces ;
Une fiole d'huile de jaune d'œufs de douze onces ;
Deux boîtes de pilules douces, et autres que j'ai enseigné ci-devant ;
Un cent d'aiguilles assorties, grosses, moyennes et petites pour enter les pennes des oiseaux ;
Garder aussi toutes les pennes des oiseaux que l'on mue, tant des ailes que de la queue.

Je pense qu'un fauconnier qui n'aura que quatre oiseaux à traiter étant fourni du contenu en ce chapitre, sera bien garni. Je ne prescris de loi à personne ; chacun pourra augmenter ou diminuer comme il lui plaira ; je dirai cependant que jamais fauconnier ne sera bien pourvu, s'il n'a pas ses fournitures chez lui, et qu'il soit obligé de quêter à chaque instant. Je dis bien plus : il n'aura jamais d'oiseau en état ni bien garni : ce qu'il doit remarquer, afin de tirer du plaisir de ses oiseaux et qu'ils soient toujours en état.

Si on le veut ainsi, il faut suivre ces préceptes, et n'en rien retrancher ; sachant qu'il n'y a ni petite faute, ni petite négligence avec les oiseaux ; et qu'une paresse d'un moment ne peut se réparer dans l'année.

CHAPITRE XLV DE LA GALE DES CHIENS.

Quelquefois, il vient aux épagneuls des dartres et gales. Il faut leur couper le poil, et faire un onguent avec du fiel, du vinaigre bien fort, de la poudre à tirer et les frotter deux ou trois fois : cela les guérit fort bien.

Ce serait ici l'endroit de dire quelque chose des chiens ; je laisse à chacun la liberté de faire à sa volonté, et d'en avoir de la race et la quantité qu'ils jugeront à propos.

Je pourrais aussi donner la manière de choisir les chevaux pour la fauconnerie, et de les traiter dans leurs maladies et accidents, mais chacun fait à sa façon ; j'en laisse la liberté à tout le monde, et on me permettra de faire comme il me plaira. Je me suis parfaitement bien trouvé de ma mé-

thode jusqu'à présent, et je ne veux point la changer. Si quelquefois mes chevaux ont eu maladies ou accidents, jamais maréchal n'a eu de mon argent pour les panser, et j'espère qu'il en sera toujours de même. Que tout le monde en fasse autant ; ils en seront mieux et j'en serai bien aise.

Adieu, lecteur, que Dieu vous fasse la grâce d'être toujours heureux et content.

CHAPITRE XLVI

ADDITION DES OISEAUX BÂTARDS.

Pour ne pas oublier à bien instruire le nouveau fauconnier, je dirai dans cet endroit qu'il y a des oiseaux bâtards qui sont faucon, sacre et lanier. Tant qu'on pourra n'en point prendre on fera bien, car ils ne valent rien, ou bien peu de chose. On les reconnaît à ce qu'ils tirent de deux espèces, du lanier et du faucon, du faucon et du sacre, ou du lanier et du sacre. Quand vous aurez à choisir, n'en prenez jamais. Cependant, à défaut des autres oiseaux, il faut forcer leur naturel, et tâcher de s'en servir, cependant les passagers pourront servir.

CHAPITRE XLVII

DU FOURCHERET.

On trouve quelquefois dans les aires d'autours un oiseau beaucoup moindre que l'autour et plus grand que le tiercelet, qui a les pieds de différente couleur. Il n'est ni tiercelet ni autour, c'est-à-dire qu'il n'est ni mâle ni femelle (1). On doit le préférer au tiercelet et à l'autour. C'est un fort bon oiseau : le plus souvent, il a les pieds couleur de fer. On nomme cet oiseau un fourcheret ; si on en trouvait dans toutes les aires d'autours, on pourrait en assurance les préférer aux faucons pour le vol de la perdrix, car c'est un fort bon oiseau étant bien conduit.

RÉFLEXIONS.

J'ai écrit pour mon instruction particulière ce que j'ai pu apprendre avec différents fauconniers et autoursiers. Outre leur avis, j'ai lu bien exactement tous les livres qui enseignent l'art de la fauconnerie. À tout cela, je

(1) Il est fort difficile de comprendre ce que c'est qu'un oiseau qui n'est ni mâle ni femelle. Selon l'*Encyclopédie*, l'autour *fourcheret* ou *demi-autour* est un oiseau femelle de moyenne taille, maigre et peu chasseur, définition complètement différente de celle de Boissoudan. (N.)

joins une expérience de plus de dix-sept ans, qui m'a fait connaître les oiseaux mieux que tout ce qu'on m'en a dit et que j'ai pu lire. J'avoue aussi qu'à ce métier, si on le pratique un an avec quelqu'un qui le sache, on en apprendra plus qu'on ne ferait à lire toute la vie, pourvu qu'on ait toujours des oiseaux, car sans cela la science est bien inutile, et, quelque habile que puisse être un fauconnier, s'il n'a pas toujours des oiseaux, on ne peut plus le regarder comme fauconnier ; il y en a quelques-uns qui ne sont pas des plus curieux d'avoir des oiseaux, à moins que quelqu'un ne leur en donne ; on ne les peut dire fauconniers ; il n'y a que ceux qui n'épargnent rien pour en avoir et qui les tiennent bien qui méritent le nom de fauconnier, et on connaîtra toujours les oiseaux d'un bon maître d'avec d'autres.

AUTRE ADDITION

AU CHAPITRE XXV.

Lorsqu'on a repris un oiseau écarté, il le faut d'abord paître de quelques bonnes gorges et chaudes ; le chaperonner, s'il est oiseau de y leurre, et le porter tout de suite sur la perche où il sera tout ce jour-là, sans le sortir de la maison ; le soir lui faire prendre sa cure sèche, dans laquelle on mettra pour un oiseau de leurre quelques feuilles de rue, avec une pilule de tribus pesant un demi-gros ; si c'est un oiseau de poing, on retranche la pilule de tribus, se contentant seulement de cinq ou six feuilles de rue ; le lendemain, mettre l'oiseau dehors à l'air et le faire baigner s'il le veut. L'après-midi, si le temps le permet, on le porte à la chasse ; il le faut paître bonne gorge à la première perdrix qu'il prendra, mais ne lui pas donner trop grosse gorge, ce qui serait une faute aussi considérable que de lui faire voler plusieurs perdrix. Il faut aussi faire attention à ce qui a causé l'écart de l'oiseau, si c'est qu'il ne tient pas bien la remise, s'il a peur des chiens ou de quelque autre chose, afin d'y prévoir une autre fois et que cela n'arrive plus. Il faut toujours arriver promptement à la remise. Les chiens doivent suivre le fauconnier et non pas aller les premiers. Si on chasse près d'un bois, d'un village ou de quelqu'autre endroit qui empêche la vue, ou bien qui soit difficile à passer à cause des eaux, haies, murailles et autre empêchement, il faut être un de chaque côté, afin de mieux voir le gibier aller à la remise et que celui qui fera partir le gibier ne fasse pas voler, mais le laisse aller à l'autre ; il faut aussi que chacun ait des chiens avec lui. Moyennant ces observations, il sera impossible d'écarter ses oiseaux. Il est encore plus nécessaire de chasser de cette façon, lorsque l'on fait voler les faucons niais, parce qu'ils sont sujets à aller au change, c'est-à-dire que si un faucon niais

vole une perdrix, s'il voit une corneille ou quelqu'autre oiseau, il va l'attaquer, surtout lorsque la perdrix est remise et qu'il ne la voit plus. Ce défaut dure jusque vers le mois de novembre ; alors il faut leurrer et appeler, et paître dès que l'oiseau est revenu, afin que ce vice lui passe. Il y a des faucons qui sont sujets à cela jusqu'après la seconde mue ; bien souvent, au mois de décembre et de février, c'est la cause de leur perte, parce qu'ils attaquent des faucons passagers qui les mènent bien loin. Ceux qui attaquent des buses ne vont pas loin : lorsqu'ils vont à un milan, cela ne dure guère, parce que si le milan leur donne quelque coup de serre, ils l'abandonnent aussitôt, le milan ayant la serre mauvaise, à cause des charognes qu'il prend pour se paître, n'attaquant jamais le vif.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	07
À ceux qui aiment la fauconnerie	13
Avertissement	14
<i>CHAPITRE</i>	<i>PAGE</i>
— I. Quel doit être le fauconnier	17
— II. Des oiseaux de leurre	18
— III. Du gerfaut	18
— IV. Du sacre	19
— V. Du lanier	19
— VI. Du faucon	20
— VII. Des aleps ou alèthes	22
— VIII. Des autours	22
— IX. Du temps de désairer les autours	24
— X. Du choix des autours	26
— XI. Dresser les autours	26
— XII. Mettre l'autour dedans	27
— XIII. Faire les cures	30
— XIV. Pour dresser un faucon	30
— XV. Pour faire rendre le double de la mulette	31
— XVI. Leurrier l'oiseau sur sa foi	32
— XVII. Faire connaître le vif	32
— XVIII. Mettre l'oiseau de leurre dedans	32
— XIX. Pour un faucon pesant	3

— XX.	Du faucon passager	34
— XXI.	Du lanier de passage	35
— XXII.	Quelles sortes de vols il y a	35
— XXIII.	Pour entretenir les oiseaux en santé	36
— XXIV.	De muer les oiseaux	38
— XXV.	Des oiseaux perdus	39
— XXVI.	Des oiseaux qui charrient	40
— XXVII.	Pour faire les pilules douces	40
— XXVIII.	Des accidents qui arrivent aux oiseaux	42
— XXXX.	Pour la craie, pierre ou gravelle des oiseaux	42
— XXX.	Des filandres et aiguilles	42
— XXXI.	Pour le cracq	43
— XXXII.	Pour le chancre	43
— XXXIII.	Pour coup ou effort	43
— XXXIV.	Pour le mal des yeux	43
— XXXV.	Des blessures des oiseaux	44
— XXXVI.	Pour les jambes et les mains enflées	44
— XXXVII.	Pour jambe ou aile rompue	44
— XXXVIII.	Pour penes froissées ou rompues	44
— XXXIX.	Pour une serre tombée	46
— XL.	De l'eau de rhubarbe	46
— XLI.	De la momie	46
— XLII.	Des oiseaux de passage	47
— XLIII.	Des oiseaux perdus, outre ce qui a été dit ci-devant au chapitre XXV	47
— XLIV.	Des garnitures qu'il faut à un fauconnier	48
— XLV.	De la gale des chiens	49
— XLVI.	Addition des oiseaux bâtards	50
— XLVII.	Du fourcheret	50
Réflexions		50
Autre addition au chapitre XXV		51

Table des gravures

Faucon gerfaut	21
Faucon lanier	25
Faucon sacre	29
Vautour cendré	33
Autour	37
Émerillon	41
Épervier	45

